

Henri Birault, *De l'Être, du divin et des dieux*, Cerf, 2005

Le 16 avril 1990, disparaissait à soixante-douze ans Henri Birault, professeur émérite à la Sorbonne. J'étais devenu son ami après avoir été son étudiant, et je m'apprêtais à éditer un texte court qu'il préparait, m'avait-il dit, sur le "il y a" (le *es gibt* heideggerien)... Khâgneux dans les années 1960, puis agrégatif, je n'assistais pas en règle générale aux cours de l'université – à une seule exception près : le cours que Birault donnait sur Nietzsche et/ou sur Heidegger. L'amphithéâtre Richelieu était toujours bondé et, dans le public des étudiants, se fondaient pas mal d'enseignants et d'universitaires (je me souviens d'y avoir vu souvent Michel Haar, qui avait dirigé mon mémoire de maîtrise sur Kant). Une bonne et belle "jalousie" les rendait fidèles à ce rendez-vous hebdomadaire. Autant dire, pour ce qui me concerne, que je n'ai jamais eu, enseignant au lycée, en prépa et à l'université, d'autre idéal qu'Henri Birault.

Le cours ne durait qu'une heure. Nous étions fascinés. Ce n'était pas, je le précise, un public snob : j'étais bien placé, moi qui venais m'instruire avec le plaisir en prime (j'ai toujours, à propos de ce maître singulier, invinciblement en tête la "première règle" des classiques : "plaire et toucher"), pour supposer que si tant de gens assistaient assidûment au cours, ce n'était pas pour suivre une mode : bref, être dans l'amphi à 17 h 55 n'était pas un must, c'était une nécessité (intérieure). Point de ces afféteries qui signalent mais diminuent le "maître à penser". L'homme était trop libre, et cela éclatait simplement comme style. L'homme, sa pensée, sa manière souple et ferme de dire, son mouvement – tout était d'abord et essentiellement élégance. Birault déployait les petits volumes dardés de signets de l'édition Kröner de Nietzsche et, sans jamais s'asseoir, posait son thème, suscitait le ton qui allait "affecter" ce cours ; la voix montait, s'affirmait très rapidement, qui aurait pu passer pour enjôleuse si elle n'avait été si régulièrement respectueuse de toutes les sortes d'articulations. Voici, par exemple, ce que je veux dire : j'avais eu, dans la maison d'en face (rue Saint-Jacques), des cours spécialement dédiés à Descartes, Pascal, Kant. De bonne facture, solides, mais assez neutres. Quand, dans ces intervalles lumineux dont il avait le secret, Henri Birault, rencontrant tel point de ces philosophes, paraissait "improviser", alors j'avais le sentiment de saisir vraiment, cette fois, ce que je n'avais compris, avant, que de façon extérieure.

Henri Birault était un lecteur et un commentateur comme il n'y en a pas beaucoup. Le texte était lu, tâté, dans sa langue d'origine (l'allemand, le français, le latin ou le grec), et la traduction/interprétation s'ensuivait, qui reprenait, décortiquait, relançait enfin la prosodie afin qu'on entendît bien ce que ce mouvement voulait dire. Plus jamais je n'ai assisté à ce travail d'installation, voire de sculpture d'une grande pensée. Birault était respecté et admiré de la communauté philosophique (Deleuze, de Gandillac, Alquié, Wahl, Boehm, Heimsoeth...), et pourtant il n'a publié, de son vivant, qu'un seul (gros) livre, *Heidegger et l'expérience de la pensée* – et ses amis, impatients, jugeaient qu'il se faisait attendre, ce livre issu de sa thèse (Gallimard, 1978). Si Birault était "heideggerien" ? Sans doute et, peut-on dire, de son aveu. Auprès de Heidegger, qu'il rencontrait régulièrement, il trouvait incontestablement la mesure (et, pourquoi pas, la démesure ?) de la pensée contemporaine. Birault avait le sens de la taille, de la grandeur, de la hiérarchie : il ne pensait pas "correct" mais juste, et toujours avec générosité. Il est, je le confesse, le seul heideggerien que j'aie jamais pu supporter ; il n'a jamais, lui, été pris en flagrant délit de galimatias. Il n'était ni scolastique ni sectaire : il interprétait et "passait" avec largeur, et l'on sentait qu'il aimait lire, ausculter, sonder la langue allemande à proportion de son ingénuité passionnée à penser aussi avec Descartes et Pascal. Sa pensée enveloppait une comparaison permanente et se déplaçait d'une langue à sa rivale (au sens fluvial, précisait-il) et réciproquement. L'explication, chez lui, ne réduisait pas, elle rendait justice ; c'était une exaltation sobre. Elle préférait, on l'a compris, le haut au bas. Elle ne méprisait pas ; mais quand, décidément, c'était petit, elle passait au long.

Voici que sont réunis par les soins de Mathias Goy les articles et conférences qu'Henri Birault signa entre 1951 et 1987. Il s'agit d'une œuvre pie, pas seulement en raison du titre donné à ce deuxième opus – posthume – et sur lequel je reviendrai, mais tout simplement parce que l'effacement, à la mort

de l'auteur, de ces contributions majeures à une "expérience de la pensée", justement, qui est encore largement la nôtre, eût été, dans son gâchis, une navrante anomalie. Il est, pour tout dire, rassurant, tandis que tant d'histriions impudents se baptisent "philosophes" avec la complicité des médias people (et si ça marche – et ça marche ! –, avec la connivence et même le concours d'organes "autorisés"), qu'un éditeur ait le courage de poser, en permettant à Henri Birault d'occuper à titre posthume tout l'espace que sa dimension commande, un acte tout ensemble éthique, philosophique, politique et religieux. Si vous lisez Henri Birault, on ne pourra plus vous fourguer la camelote qui s'empile effrontément sur l'étal du libraire. Onfray y est (maintenant) : passez donc votre chemin, et pensez à commander Birault – qui n'y sera pas (pour le moment).

D'abord, ces textes – dont l'importance, il faut le dire, fut reconnue d'emblée – commentent des auteurs et des questions auxquels Henri Birault n'aura cessé de consacrer sa carrière d'enseignant et de chercheur. Les auteurs ? Il y en a trois qui s'imposent à l'évidence : Pascal, Nietzsche, Heidegger. J'en ajouterai un quatrième, Kant, que Birault "possédait" si bien que l'auteur des trois *Critiques* pouvait sembler transparent : il n'est que de se reporter à *Heidegger et l'expérience de la pensée* pour prendre la mesure de cette présence structurante, majeure (j'allais écrire : souveraine) de Kant. C'est par ce côté que je me suis personnellement attaché à la parole d'Henri Birault. Descartes n'était jamais très loin non plus, et c'est peu dire que je n'en étais pas malheureux. Le questionnement tourne autour de la métaphysique (à partir des analyses de Heidegger), des relations entre théologie et métaphysique (Heidegger ne reconnaît-il pas, dans un séminaire à Zurich en 1950, qu'il "vient" de la théologie ?), entre foi et pensée.

Les éditeurs ont été bien inspirés d'intituler ce recueil du titre qu'Henri Birault avait donné à son article de 1961. Dans le sillage de Heidegger, l'auteur médite sur la "dédivinisation" du monde (*die Entgötterung*), et il affirme avec vigueur que, l'athéisme étant le produit du christianisme laïcisé, ce n'est pas à partir de lui qu'il faut penser cette disparition des dieux. "*Qu'est-ce donc, en effet, que l'athéisme aujourd'hui sinon une séquelle du christianisme, un christianisme parfaitement humanisé, c'est-à-dire au fond totalement déchristianisé ?*" (p. 516). Jusque dans son absence, le "divin" (Heidegger ne dit pas "Dieu", ni même "les dieux", mais *die Göttlichen*, les Divins opposés aux Mortels) reste originaire et configurateur. La question n'est pas, pour ainsi dire, de "personne" (qui est donc ce Dieu ?). La Technique planétaire et le désert des dieux (*die Verwüstung*), donc du sens, est un épisode crucial de l'histoire de l'Être. Mais quel monde, s'il s'ouvre sur un avenir, peut renoncer au sens, au goût, au sacré ? Quelle sorte de Mortels seraient des hommes qui auraient cessé à jamais de regarder vers les Divins ?

Henri Birault interroge : "*Ainsi, dans ce monde apparemment profane, et qui ne peut jamais être que profané, prolifèrent d'étranges saturnales, tout un univers d'émouvantes grimaces, le primitivisme d'un monde ultramoderne et qui n'a plus rien de primitif. Qui dira le secret de cette tendre, de cette amère 'douceur de vivre' dans ce monde tout plein d'absence ?*" (p. 529)

Savante et non académique, formatrice, l'expérience de la pensée qui se confond avec la vie d'Henri Birault, non seulement reste la meilleure introduction, à ce jour, aux penseurs auxquels elle s'est vouée, mais elle vaut, en elle-même et pour elle-même, comme la plus belle défense et illustration de l'axiome socratique : la philosophie est ce qui s'enseigne.

Michel Guérin, La pensée de midi, 2006/1 (N° 17)

<http://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2006-1-page-104.htm>